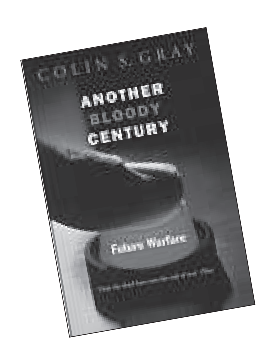


Another Bloody Century – Future Warfare
Par Colin S. Gray

La guerre, toujours recommencée

DOMINIQUE DAVID *

Le dernier ouvrage[1] du prolixe Colin Gray est rafraîchissant, et désespérant. Rafraîchissant puisqu'il bouscule nombre d'énoncés approximatifs des débats « stratégiques », énoncés qui font florès depuis que nous n'avons plus la menace centrale pour nous maintenir dans certains rails de pensée. Désespérant parce qu'il nous rabat sans ménagement sur l'éternité de la guerre, de ces affrontements collectifs qui, quelles qu'en soient les formes changeantes, témoignent de l'humanité, d'une humanité mue, selon un Thucydide abondamment cité par Gray, par la peur, l'honneur, l'intérêt.

On pourrait résumer les pages très structurées, très pédagogiques – peut-être un peu nombreuses… – de ce livre par deux énoncés. Premier énoncé : beaucoup de discours non classiques d'aujourd'hui sur la guerre refusent de distinguer entre *la guerre* et *les guerres*, entre le phénomène et ses métamorphoses, le concept et la manière de faire (entre *war* et *warfare*). Or on peut conclure à peu près n'importe quoi si l'on commente les manières infinies de faire la guerre et les divers moyens utilisés pour la faire, alors que si l'on s'en tient à la guerre, force est de constater qu'elle est un phénomène constant dont rien n'annonce l'effacement. Second énoncé : à défaut de prévoir l'avenir, seule l'histoire nous permet d'acquérir quelques lumières sur ce que pourrait devenir dans l'avenir cette guerre permanente et changeante.

La thèse de Colin Gray est présentée de manière très structurée, et il est donc difficile de ne pas la suivre pour la résumer. Pour démontrer l'impossibilité de parler de « progrès » historique en matière de sécurité, Gray organise son propos en trois « massifs ». La première partie explore la notion de prédiction, le contexte politique et social des guerres, et remet à sa place le facteur technologique : en aucun cas l'histoire des guerres ne peut être ramenée à l'histoire du progrès technique. La deuxième partie explore quelques éléments qui pourraient peser dans l'histoire des guerres du XXIe siècle : les styles de guerre, la place de l'asymétrie, le rôle des armes de destruction massive, de l'espace, du cyberespace. Enfin, une courte dernière

* Directeur exécutif de l'Institut français des relations internationales, rédacteur en chef de la revue Politique étrangère.

1. Colin S. Gray, *Another Bloody Century –Future Warfare,* Londres, Weidenfelf & Nicholson, 2005, 432 pages.

partie conclut sur la difficulté à « contrôler » la marche à la guerre et les guerres réelles.

IMAGINER UN MONDE SANS GUERRE, C'EST IMAGINER UN MONDE SANS HOMMES

C'est donc son premier chapitre qui permet à Gray de poser sa distinction fondamentale entre *war* et *warfare*. La guerre comme phénomène social a survécu à toutes les révolutions des modes d'existence humains, qu'elles soient agraires ou industrielles : rien ne permet d'annoncer son déclin. Si on la définit comme l'usage collectif de la violence au service d'un objet politique, quelle prédiction (la disparition de l'intérêt politique ?) se hasarderait à décrire sa déshérence ? C'est donc la manière de faire la guerre qui peut changer. Mais là aussi, la fonction de prédiction, aussi nécessaire soit-elle pour régler des stratégies qui, par définition, s'appliquent au futur, s'avère hasardeuse. De très compétents professeurs et experts ont dûment souligné en leur temps que la vitesse des trains empêcherait les voyageurs de respirer, que plus lourd que l'air ne quitterait jamais la terre, que l'avion serait inutilisable à la guerre, ou que la bombe atomique n'exploserait jamais… S'ils ne peuvent assurément prévoir l'avenir, les planificateurs militaires peuvent repérer les facteurs de continuité et de discontinuité, et se garder des grandes erreurs logiques. Il paraît par exemple difficile de se priver de toute capacité de projection maritime dans un monde aux trois quarts couvert d'eau… Les guerres futures auront sans doute des caractéristiques nouvelles, mais mêlées à de massifs héritages anciens, et l'idée selon laquelle on peut être défait par un adversaire a priori plus faible que soi est une évidence pour tout stratège, quelles que soient les voies futures de la démonstration – les États-Unis feraient bien de s'en souvenir.

La technologie définira largement les formes des affrontements à venir. Les surprises, ici, ne sont pas probables, mais certaines.

Finalement, pour comprendre la permanence des guerres et le changement de leurs modalités, le contexte politique et social est déterminant. Les formes de la guerre sont culturelles, mais l'essence de la guerre correspond à des invariants dont le plus célèbre reste l'*ultima ratio Regum*, gravé dans le bronze des canons des Invalides. La guerre parle de politique, la politique parle de pouvoir, ce pouvoir qui, permanent et changeant, organise les sociétés humaines. La guerre restera d'abord celle des sociétés organisées en États : il serait naïf de croire que l'actuel effacement des conflits armés entre grands États annonce leur disparition, c'est-à-dire la disparition des motifs politiques de rivalités. L'idéologie de la disparition de la guerre n'est pas universellement partagée, et la culture ne « progresse » pas partout du même pas. Le retour des intérêts d'États ne se fera pas attendre : peut-on imaginer sur le long terme la montée en puissance de la Chine sans l'inscrire dans un système de rivalité ? La globalisation ne change rien à l'affaire : elle fait seulement s'exprimer les intérêts des États de façon différente.

Certes, la technologie définira largement les formes des affrontements à venir. Les surprises, ici, ne sont pas probables, mais certaines. Mais il est naïf de croire que l'histoire générale des guerres à venir sera *définie* par la technologie. Et Gray de reprendre son analyse dévastatrice de l'idéologie de la Révolution dans les affaires militaires (RMA), mélange de lieux communs (les « opérations basées sur les effets espérés » : les opérations militaires connaissent-elles autre chose ?) et d'illusion sur la capacité de la technique à effacer les « frictions », les incertitudes de la guerre. Il est intéressant de suivre ici Gray dans sa distinction entre des notions souvent confondues : révolution militaire, révolution dans les affaires militaires, révolution militaro-technique, révolution dans les affaires stratégiques, révolution en matière de sécurité, révolution dans les attitudes vis-à-vis du militaire, « transformation militaire », ou « transformation » de la guerre… Le poids de la technologie dépend du contexte stratégique et militaire de son utilisation, du mode d'emploi des matériels, puis du contexte géographique de cet emploi, et il est la plupart du temps possible de contourner les effets de la novation technique. Il reste que certaines percées peuvent être momentanément décisives, mais personne ne peut prévoir leur tempo d'apparition – sauf, pourrait-on objecter à l'auteur, si le contrôle, au moins partiel, des procédures de modernisation technique échoit à un acteur dominant.

MÉTAMORPHOSES ET CONSTANTES D'UN SPORT ÉTERNEL

La deuxième partie de l'ouvrage s'ouvre sur une stimulante critique des représentations dominantes (*Grand Narratives*) de la guerre, sur trois siècles (1800-2100) : l'avènement puis le déclin de la guerre totale, l'effacement de la guerre interétatique, l'émergence d'un quatrième âge post-clausewitzien, les représentations géopolitiques, la RMA comme modèle, la dominance de l'histoire des techniques sur l'histoire des guerres, l'élargissement de la géographie des guerres, le retour des thèmes religieux ou millénaristes d'affrontements, la délégitimation culturelle de la guerre, etc. De la critique précise de tous ces thèmes émerge la thèse centrale : aucune de ces représentations n'est radicalement fausse nais aucune ne contient l'explication déterminante, et le seul élément d'analyse opérationnel qui émerge de cette liste est l'étude de l'histoire : elle seule permet d'approcher tous les éléments nécessaires et d'imaginer leurs éventuelles combinaisons à venir : *Our past is our future*…

Il faut pourtant attaquer de front la question de l'évolution prévisible des formes de la guerre, « régulière » ou non. La première a un bel avenir. L'idée que la guerre ne paie pas est une naïveté occidentale. Tout comme celle selon laquelle les sociétés toléreraient de moins en moins les pertes qu'elle exige. Quant à la peur du nucléaire, elle est inégalement répartie, géographiquement et psychologiquement. Et ce n'est pas non plus la dominance des États-Unis qui peut tuer la guerre : elle évacue seulement certaines formes de guerre… La Russie et la Chine contre les États-Unis, la Chine contre les États-Unis, la Russie

contre la Chine, la Russie contre l'Ukraine, la Lettonie ou l'Estonie, l'Inde contre le Pakistan, les États-Unis et/ou Israël contre l'Iran, la Grèce contre la Turquie, la Corée du Nord contre les États-Unis et la Corée du Sud, les États-Unis contre tout État voyou, une Europe superpuissance, alliée à la Russie ou à la Chine contre des États-Unis dominants et leurs alliés : ces hypothèses suffisent à suggérer de garder ouverte la catégorie guerre « classique », même si la surprise stratégique ou opérationnelle est destinée à toujours bouleverser nos plans et prévisions. Le planificateur militaire ne peut donc pas se reposer sur le seul exemple des guerres de la dernière décennie du XXe siècle, ou celles qui ont ouvert le nouveau. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le contrôle des territoires demeurera central – d'où le rôle capital des troupes à terre –, comme celui des communications – voir l'acronyme à la mode C4ISTAR, pour *Command, Control, Communications, Computers, Intelligence, Surveillance, Targeting and Reconnaissance*…

La guerre irrégulière c'est la guerre : « *répétons notre mantra : le terrorisme post-moderne du genre Al-Qaeda, au-delà de sa nouveauté réelle ou apparente, est toujours du terrorisme, de la guerre irrégulière, donc de la guerre* ». L'usage possible d'armes de destruction massive ne peut certes être négligé, mais il ne change pas fondamentalement les choses : même l'utilisation d'une telle arme n'aurait pas pour effet de clore la guerre, et encore moins l'histoire. Le vrai problème est ailleurs, dans la capacité d'adaptation des grands États aux métamorphoses de la guerre irrégulière. Si l'acteur considéré est un État, une puissance militaire dominante, si sa maîtrise militaire est démontrée, et son estime de soi prégnante, alors il est en fort mauvaise posture pour s'adapter à des hypothèses qu'il ne veut pas concevoir. D'où, bien sûr, les problèmes américains d'aujourd'hui.

Le terrorisme d'Al-Qaeda posera certes demain d'importants problèmes, même si le « succès » spectaculaire du 11 septembre rend difficile l'escalade. Mais ce terrorisme ne peut être combattu par des moyens strictement militaires : c'est au contexte social et politique de la guerre qu'il faut ici retourner, souligne Colin Gray, et d'abord et avant tout au Moyen-Orient. Quant aux autres modes de guerre irrégulière, ils incitent à s'interroger d'abord sur le rôle croissant des forces spéciales, et sur le danger d'une dérive qui pousserait l'ensemble des armées classiques à devenir, en quelque sorte, des forces spéciales. Le danger majeur consisterait ici à oublier que les diverses formes de la guerre coexistent, et que les appareils militaires ne peuvent donc être alignés sur une seule hypothèse, aussi *fashionable* soit-elle.

> *Le terrorisme d'Al-Qaeda posera demain d'importants problèmes, même si le « succès » spectaculaire du 11 septembre rend difficile l'escalade. Mais ce terrorisme ne peut être combattu par des moyens strictement militaires.*

Deux chapitres sont consacrés à ces moyens techniques particuliers que représentent d'une part les armes de destruction massive et d'autre part l'espace et le cyberespace. Le titre commun aux deux développements décrit la démarche : *Old Rules for New Challenges*. Concernant les ADM, Colin Gray s'attache surtout au nucléaire, seule ADM de stricte définition, avec une conclusion précise. Nous sommes sortis de l'âge nucléaire bipolaire, avec ses règles et ses inhibitions (voir son ouvrage précédent *The Second Nuclear Age*), pour entrer dans un temps où il faut considérer les perspectives d'un usage concret du nucléaire. La « noblesse » de l'arme pousse à la prolifération, et son « efficacité » supposée pousse à son usage. Les planificateurs doivent donc intégrer cette dimension de toute urgence : c'est au cas par cas la logique du proliférateur spécifique qui doit être regardée, et non la dissuasion générale et éternelle qu'apporterait la bénédiction nucléaire. Quant à l'espace et au cyberespace, ils ne sont pour Gray que des champs de manœuvre ouverts à la perversité du stratège : si la guerre est, selon la célèbre définition de Clausewitz, *« un acte de violence destiné à contraindre l'ennemi à exécuter notre volonté »*, espace et cyberespace figurent naturellement au nombre des moyens de cet acte de violence. L'espace ne sera pas « démilitarisé », parce que – au contraire de l'Antarctique –, les intérêts des puissances sont trop grands pour pouvoir y être annulés… L'espace permet de conduire la guerre, de faire fonctionner les systèmes de guerre, et le débat sur la militarisation de l'espace est tout simplement hors sujet.

Capitale est cependant la remarque suivante : les systèmes spatiaux étant très vulnérables, les grandes puissances qui les utilisent feraient bien de se préparer à fonctionner sans eux, en mode dégradé comme disent les militaires – remarque qui rend les scénarios possibles des futures guerres infiniment plus complexes. L'utilisation de l'espace ou du cyberespace doit être traitée non en soi, mais dans le contexte général de l'ensemble des manœuvres possibles d'une guerre : il n'y a pas plus d'autonomie des manœuvres dans ces champs nouveaux que d'autonomie stratégique de la manœuvre navale ou aérienne – il y a des tempos, des opportunités spécifiques pour chaque manœuvre, mais il n'existe qu'une seule guerre. Clausewitz *is well and alive*, pourrait-on dire, et sa logique reste le tamis nécessaire à toute réflexion stratégique, quels que soient les moyens disponibles *hic et nunc*.

LA GUERRE EST-ELLE MAÎTRISABLE ?

Le dernier pas de la réflexion de Colin Gray porte sur les stratégies non opérationnelles de contrôle de la guerre : le contrôle *ad bellum*, du glissement vers la guerre, le contrôle *in bello*, à l'intérieur même du processus guerrier. Sans grande pitié, Colin Gray dévalue quelques fausses évidences du temps : la possibilité d'assurer la paix à travers le contrôle des armes, par le renforcement des institutions de la « communauté » internationale, par l'extension des régimes démocratiques, par celle de la morale, ou à travers la simple démonstration de l'inutilité supposée de la guerre. Bien sûr, tous ces objectifs sont honorables, et ils donnent lieu au développement de méthodes

utiles si l'on ne croit pas qu'elles sont porteuses en elles-mêmes d'une efficacité totale. Au vrai – horreur du réalisme –, la marche à la guerre, et les guerres elles-mêmes ne peuvent être limitées que par leur coût, les choix politiques, les choix stratégiques qui rendent les guerres plus ou moins « intéressantes », l'affirmation de la puissance, la peur (de l'autre, ou de la guerre elle-même), et l'évolution culturelle de certaines sociétés par rapport à l'état de belligérance. Des solutions très partielles, médiocres peut-être dans leur classicisme, mais qui ont le mérite de « marcher », ici ou là.

La guerre est notre futur, et le siècle qui s'ouvre sera, lui aussi, sanglant. L'ouvrage de Colin Gray est celui d'un enseignant, qui entend le démontrer, en suivant pas à pas l'exposé de tous les facteurs nécessaires. Écrit dans un langage simple – mais qui aurait pu être plus concis –, *Another Bloody Century* se présente à la fois comme un compendium de la pensée clausewitzienne de notre temps, et comme un manuel sur la manière dont aujourd'hui peut être pensé le phénomène guerre. Tous ceux qui réfléchissent sur la guerre, ou la pratiquent, trouveront ici une réflexion non seulement utile mais incontournable. Le réalisme un peu las de l'auteur – un peu las de devoir ressasser ses évidences – remet utilement à leur place les analyses à la mode, sur les révolutions que constitueraient certaines ruptures technologiques, par exemple, ou l'irruption de l'« hyper-terrorisme »… Il reste du champ de bataille des idées à la mode pilonné par Colin Gray deux certitudes : nous ne serons pas surpris par la pérennité de la guerre ; mais nous serons inévitablement surpris par les formes qu'elle empruntera.

Si la surprise stratégique est par définition impensable, il faut pourtant inciter les « conflictologues », et donc les stratèges, à se projeter dans des situations de type radicalement nouveau – même si la logique de la guerre reste, elle, constante. Il serait dangereux que le livre de Colin Gray soit interprété comme une invite à demeurer dans le confort des vieilles habitudes, ou d'habitudes déjà vieillies : on ne peut se contenter ni des fausses novations de la « transformation » à la Rumsfeld, ni du retour à la routine des batailles en ligne. Et pour penser ces novations impensables, deux pistes pourraient être importantes, qui ne sont évoquées que marginalement dans cet ouvrage. Celle, d'abord, de l'appropriation par les sociétés de moyens techniques nouveaux, qui pourrait modifier leur rapport à la conflictualité. L'usage des moyens de communication instantanée (le téléphone portable, entre autres) pourrait par exemple changer le rapport d'espaces sociaux de plus en plus large à certaines méthodes conflictuelles, et au conflit lui-même. La dimension sociétale pèsera peut-être demain lourdement, plus que la dimension technique elle-même, sur les changements conflictuels. D'autre part, et même si le terrorisme est bien une vieille forme de guerre irrégulière, l'instantanéité des communications et l'ouverture des sociétés installent une continuité inédite aux temps modernes entre les espaces externes des « vraies » guerres, et les espaces internes des sociétés, continuité qui constitue certainement un élément essentiel pour penser – difficilement – les guerres de demain. ■